

Yves Thériault. *La Quête de l'ourse.* Montréal, Le Dernier havre, 2004. xxiii, 524 p.

Ouvre d'Yves Thériault d'une ampleur et d'une portée quasi-épiques, *La Quête de l'ourse* est un roman qui nous dévoile les grandeurs et les abîmes d'un amour pur, naïf, mais aussi tourmenté. C'est l'histoire d'Antoine, jeune métis qui a été élevé au sein de la forêt, et de Julie, femme blanche du village : deux personnes d'origines très différentes qui tentent de construire une relation ensemble malgré les obstacles de culture et de langue qui les séparent.

Mais comme le titre le laisse entrevoir, c'est également l'histoire de l'ourse; le destin de celle-ci étant inexorablement lié à celui de Julie et d'Antoine dès le début. C'est cette ourse à la patte mutilée qui a attaqué Julie lorsque Antoine a voulu lui faire découvrir le bois derrière le village alors qu'ils avaient tous les deux treize ans. Les cicatrices laissées par les griffes de l'ourse sont en quelque sorte les marques physiques de l'attachement qu'éprouvera Julie envers Antoine pendant toute sa vie. De plus, l'ourse confère une dimension mythique au récit, suggérant la part de mystère qui enveloppe les rapports entre l'homme et la nature.

Écrit juste après *Agaguk* en 1958, *La Quête de l'ourse* apparaît pour la première fois, chez Stanké, en 1980. Cette nouvelle édition restitue des passages retranchés de la version de 1980 et rétablit les régionalismes et québécoisismes que l'éditeur avait alors remplacés. D'autre part, la réédition de ce roman permet une appréciation de l'œuvre qui a été baptisée « la somme littéraire d'Yves Thériault » dans le contexte de ce qui semblerait être une fascination pour l'ours, et en particulier pour sa relation avec l'homme, dans la littérature canadienne au sens large. Dans la préface à *La Quête de l'ourse*, Renald Bérubé fait référence à l'œuvre classique de Marian Engel *Bear* (1976) (traduite par Marie-Josée Thériault, fille de l'auteur) qui traite d'une relation érotique entre un ours et une femme sur une île isolée. Mais on pourrait également penser à *L'oursiade* (1990), roman d'Antonine Maillet qui porte un regard anthropomorphisant sur les rapports entre une colonie d'ours et des villageois, où, encore plus récemment, à *Elle*, roman de Douglas Glover qui contient une séquence où une jeune Française, abandonnée sur une île déserte du golfe du Saint-Laurent en 1542, se métamorphose en ourse. Le titre choisi pour l'édition en français de l'œuvre de Glover, qui est *Le Pas de l'ourse*, permet d'ailleurs de songer à un possible héritage littéraire de Thériault.

Dans l'œuvre de Thériault, une sorte de mythification de l'ourse s'opère. Dès leur premier contact, l'ourse ne cessera d'habiter les environs

et l'esprit d'Antoine. Il tente d'expliquer sa crainte à Julie : « depuis le jour où je l'ai chassée, où je ne l'ai pas laissée te tuer, elle m'a suivi sans cesse. Elle a volé les carcasses dans mes pièges, elle a dévoré mes provisions, la nuit. Elle m'a épié, suivi, harcelé depuis six ans. J'ai senti son odeur encore ce soir... Elle est là dans le noir qui guette » (234-235). Pour Antoine, l'ourse serait un mauvais manitou venu le punir d'avoir transgressé les lois de la forêt, la première étant d'avoir amené une Blanche dans son pays. Cela contribue à la qualité tragique, voire fataliste, de la quête ultime d'Antoine.

La quête, qui durera quatre jours, sert de cadre à l'histoire d'Antoine et de Julie qui est racontée dans un long récit analeptique inséré entre le deuxième et le troisième jour de cette quête. Une telle structure stimule davantage l'anticipation du lecteur et permet de mieux développer le rapport mythique avec l'ourse. Un extrait tiré du début du roman illustre bien ce propos : « L'ourse avait profondément gravé ses pistes dans le sable humide (...) Si elle se savait poursuivie, elle n'en éprouvait aucune panique, et Antoine comprit qu'entre lui et l'ourse l'entente s'était faite. Elle l'amènerait jusqu'à son pays de chasse qu'il connaissait bien : cinq lacs plus haut sur ce chapelet et par-delà les trois hauts sommets émergeant de la chaîne (...) C'était une chasse de forme nouvelle qu'il entreprenait, d'issue fatale, que rien ne pourrait arrêter » (1-2). Une chasse d'issue fatale, qu'Antoine entreprendra d'ailleurs mains nues, « comme une bête, la seule façon honnête et loyale » (26).

Pendant qu'Antoine poursuit l'ourse, il songe à ses années avec Julie avec une tristesse et une tendresse qui permettent au lecteur d'entrevoir l'intensité de leur amour. En se remémorant leur nuit de noces, Antoine songe : « Combien d'heures et de jours, de siècles, l'éternité de la douleur ? D'avoir si bien compris l'amour en ces instants-là et de ne retrouver plus tard que les hautes murailles, les abîmes, le mauvais pays... (12) ».

C'est toute la force de l'écriture de Thériault que de peindre des personnages complexes, difficiles, mais attachants. Le lecteur s'attache à eux d'abord à cause de la pureté de l'instinct qui les lie dès l'âge de treize ans – et ensuite à cause de l'intégrité de leur démarche. Car, si c'est la quête de l'ourse qui sert comme cadre à l'histoire de Julie et d'Antoine, leur relation est une quête au même titre : ils cherchent tous les deux à vivre selon leur propre vérité, tout en tâtant un chemin ensemble. La vérité, pour Antoine, c'est celle de ses racines montagnaises. Vivre selon les traditions et les croyances de sa race est ce qui importe avant tout pour lui – et cela souvent aux dépens de son amour pour Julie. De son côté, Julie essaie de vivre son lien avec Antoine, tout en respectant ses obligations envers elle-

même. Il y a des moments où ces deux allégeances sont en véritable conflit, et c'est d'ailleurs ce qui provoquera la fuite de Julie.

L'abîme entre Antoine et Julie se manifeste, entre autres, par la simple assertion d'Antoine, quelques années après leur union, selon laquelle si Julie ne lui donnait pas de fils il la renverrait d'où elle venait (262). La crainte de Julie d'être chassée loin d'Antoine est si forte qu'elle lui cache une fausse couche. Néanmoins, quand Antoine découvre les draps souillés, la profondeur de leur amour leur est révélée. Après s'être réfugié dans le bois pendant trois jours, Antoine est surpris de découvrir que sa douleur a pu s'éclipser aussi rapidement : il éprouve même le désir d'entendre Julie et de recommencer avec elle. Les deux amants finissent par s'avouer qu'ils ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre.

Et si la forêt sert parfois de refuge, Thériault n'occulte pas non plus son aspect menaçant. Dans une sorte de répétition inversée du jour où Antoine avait ramené Julie ensanglantée et inconsciente chez ses parents après l'attaque de l'ourse, Julie sauve la vie d'Antoine, qui s'est fait entraîner par un torrent sous la glace d'un lac. Elle le trouve gelé et râlant autour de son feu éteint, et elle le porte sur son épaule jusqu'à la chaleur de leur cabine « dans une sorte de rituel qu'elle se devait d'accomplir » (319).

Mais leur bonheur ne durera pas car le grand écart entre eux se manifeste de nouveau pendant la deuxième grossesse de Julie. Lorsqu'il s'agit de faire le long voyage au village pour prendre les provisions pour l'hiver, Julie, à cause de son état veut le faire en deux temps. Mais selon les traditions montagnaises, il ne faut pas faire des concessions particulières à la grossesse d'une femme, par risque de mauvaise fortune. Antoine refuse alors d'entendre les inquiétudes de Julie ni de céder la place à ses traditions à elle. Après un voyage ardu, Julie accouche prématurément d'un fils mort-né et Antoine explose dans une rage que Julie met du temps à comprendre : « son homme, son Antoine, l'abreuvait d'injures pendant qu'elle se mourait presque et c'est à elle qu'il imputait la responsabilité de la mort du nouveau-né » (354). « Sans le savoir, l'homme avait brisé le dernier ressort en elle, avait éteint la flamme » (363) et Julie, qui jadis ne pouvait envisager la vie sans Antoine, décide de quitter son mari.

Découvrant la fuite de Julie, Antoine accepte le blâme pour le départ de sa femme et part à sa recherche. Une autre quête, mais cette fois une quête qui lui demande des ressources autres que celles dont il en avait l'habitude, notamment l'argent. Antoine doit se trouver un emploi à Québec, afin de consacrer ses soirées à chercher Julie systématiquement dans tous les restaurants de la ville. Entre-temps, Julie, dans son désarroi, rencontre un homme qui deviendra son amant dans une frénésie qui dura

deux semaines. C'est alors qu'elle découvre la méchanceté et la lâcheté de cet homme qui voudrait vivre à ses dépens, et qu'elle reconnaît les qualités d'Antoine : son honnêteté, sa patience et sa loyauté.

Dans un roman qui est, par ses thèmes et sa sensibilité, tout à fait actuel et pertinent, il faut toutefois signaler un passage où le fatalisme de Julie et le discours sur l'autre nous paraissent dépassés. Quand Julie songe à retourner chez Antoine après sa fuite et sa liaison avec Roland, elle se dit prête à ce qu'il la pardonne et l'accepte, ou bien qu'il la tue : « Qu'il la rejette, qu'il la renvoie, voilà ce qu'elle ne pourrait endurer ». Mais Julie repousse l'idée d'être rejeté par Antoine, étant sûre qu'il « n'aurait pas de moyen terme à proposer. Il l'accepterait ou alors il l'abattrait comme une bête. Il était ainsi, mais c'était d'une honnêteté primitive et animale » (405). Toutefois, ceci n'empêche pas au lecteur d'aller au-delà grâce à l'écriture.

Quand Julie décide de retourner chez Antoine, c'est son amour pour la forêt qui l'y incite, autant que son amour pour son mari. Un des plus beaux passages du roman est lorsque, étant revenue à la maison dans le bois et ayant terminé les préparatifs pour l'hiver, Julie passe ses derniers jours à attendre le retour d'Antoine dans « une sorte de retraite ardente, de voyage au-dedans d'elle-même, de méditation désordonnée et magnifique où enfin Julie pesait au poids d'or et de joie toute la vie qu'elle avait vécue en la donnant librement à Antoine » (446). Julie conclut enfin qu'elle « n'était pas venue jusqu'ici pour s'asservir à la forêt et – paradoxalement – la maîtriser. Elle y était venue pour vivre en haut regard, l'égale des plantes, des arbres et des bêtes. Elle n'était rien de plus, elle n'avait pas à être moins » (448). Au sujet de *La Quête de l'ourse*, Thériault a déclaré que c'était le roman où il approfondissait le plus sa vision de la forêt : c'est effectivement une très belle vision.

Anne Graham
Queen's University